

Littérature yiddish du *Khurbn*

Quelques définitions

Khurbn est un mot yiddish, dérivé de l'hébreu *khurban*, qui signifie « destruction ». Il était, pendant le génocide, le nom que le monde judéo-polonais donnait à ce que l'on allait nommer, plus tard, dans le monde anglo-saxon, « **Holocaust** », mot d'origine grec (ὁλόκαυτος, de ὅλος, tout entier, et de καυτός, brûlé) qui n'est pas sans poser problème en ce qu'il désigne un sacrifice où l'on brûle la victime entière, et, en France, à la suite de la sortie du documentaire de Claude Lanzmann en 1985, « **Shoah** », terme hébreu signifiant « catastrophe », que la Knesset adopta en 1951. Utilisé pour désigner la destruction des deux Temples de l'Antiquité, *Khurbn*, dans ce contexte, sous-tend l'idée de la destruction d'un troisième, le peuple juif : « Quand le peuple a été exterminé, l'événement a été spontanément appréhendé comme troisième *Khurbn*. [...] Je reste fidèle [à ce mot] parce qu'il est le mot même que les victimes de l'Anéantissement ont utilisé¹ ».

Le *Khurbn* a donné son nom à une littérature, la **littérature du *Khurbn***, qui dit la Destruction et est écrite en yiddish. Diachronique, elle s'étend de 1938, pour les premiers poèmes annonciateurs de l'anéantissement, aux années 1990 : les deux dernières œuvres romanesques en date, celles d'Eli Chekhtman, *Erev à la veille de...* et *La charrue du feu*, ont été respectivement publiées en 1983 et 1994 et l'ultime recueil du poète yiddish Binem Heller, *L'esprit de la tempête*, est paru en 1992². Diasporiques, ces textes ont été rédigés au sein même de l'anéantissement en train de se faire, dans les ghettos et dans les camps, mais aussi, dès 1938, de l'autre côté de l'Atlantique, aux États-Unis, puis, après-guerre, en Israël où bon nombre d'écrivains rescapés ont trouvé refuge.

Les auteurs

Jacob Glatstein

Né en 1896 à Lublin en Pologne, dans une famille religieuse éclairée, il reçoit une éducation juive traditionnelle. Il étudie la Bible et le Talmud tout en lisant, grâce à son père qui les lui fait

¹ Rachel Ertel, *Mémoire du yiddish. Transmettre une langue assassinée. Entretien avec Stéphane Bou.*, Paris, Albin Michel, 2019, p. 26-27.

² Au sujet des derniers poètes yiddish vivant en Israël, « “une petite volée d'oiseaux vestige d'une nuée”, selon la définition de Rivka Basman Ben-Hayim », on se reportera à l'essai de Benny Mer, Smotshé. Biographie d'une rue juive de Varsovie (traduit de l'hébreu par Gilles Rozier, Paris, l'antilope, 2021, p. 318-319). L'auteur y évoque le « film documentaire réalisé par Chava Alberstein et Nadav Levitan », Trop tôt pour se taire, trop tard pour chanter, titre « tiré de l'un des derniers poèmes de Binem Heller ».

découvrir, les grands auteurs yiddish modernes. L'antisémitisme, de plus en plus virulent en Pologne, le contraint, en 1914, à fuir l'Europe.

Il trouve refuge, à dix-huit ans chez un oncle, à New-York, où il entame des études de droit, qu'il abandonne rapidement pour se consacrer tout entier à l'écriture et au journalisme. L'année de son arrivée aux États-Unis, il publie sa première nouvelle en yiddish dans un journal anarchiste. Poète, il écrit ses premiers vers à la fin des années 1920, mais aussi essayiste et romancier, il reçoit en 1940 le prix Louis Lamed pour ses deux récits qu'il consacre au voyage qu'il fit en Pologne en 1934, *Voyage à rebours* et *Séjour à rebours*.

La Seconde Guerre mondiale et la destruction de son peuple à laquelle il assiste, impuissant, depuis les rives de l'Hudson modifient en profondeur sa poésie introspectionniste de ses débuts, coupée de ses origines juives d'Europe de l'Est. Poète visionnaire, il voit venir la Catastrophe, dès 1938. Jusqu'à sa mort en 1971, l'anéantissement de son peuple est au centre de sa poésie.

On peut lire en français une sélection de poésies de Jacob Glatstein dans *Seulement une voix* (traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Buchet/Chastel, 2007).

Yitskhok Katzenelson

Né en 1885 à Karelitz, à côté de Minsk, en Biélorussie, il vécut à Łódź de 1896 à 1939. Très tôt, il écrivit des poèmes en hébreux, publiés dès 1899 dans des journaux pour enfants. Sa poésie où l'influence de Bialik se perçoit, se définit alors comme heureuse, légère et optimiste. Par ailleurs, au sein des récits qui paraissent en feuilleton dans la presse mais également dans l'autobiographie qu'il édite en 1909, *Bi-Gevulot Lita'* (*Aux frontières de la Lituanie*) ainsi que dans ses pièces de théâtre, il montre son attachement à la vie juive des shtetles. Devenu professeur, il enseigne l'hébreu, puis, jusqu'en 1939, il devient directeur d'un réseau scolaire allant de la maternelle au lycée. Au cours de cette période, passionné par la pédagogie et la transmission, il publie de la littérature pour la jeunesse et des manuels scolaires. Parallèlement, à partir des années 1920, il s'adonne à sa passion pour le théâtre, comme dramaturge, acteur et directeur d'une troupe qui joue Peretz et Sholem Aleichem.

En septembre 1939, il s'enfuit à Varsovie avec sa femme Hannah et ses trois enfants. Il y enseigne alors la littérature hébraïque et la culture biblique, écrit dans la presse et monte une nouvelle troupe de théâtre. En novembre 1940, parqué dans le ghetto, il fait de son écriture poétique, désormais en yiddish, une activité de résistance. Sa vie bascule lorsqu'en août 1942, son épouse et deux de ses fils, Ben-Tsiyon et Benyamin, sont déportés à Treblinka où ils meurent gazés dès leur arrivée. Il rejoint alors l'Organisation juive de combat, le réseau de résistance du ghetto, et prend part à la première insurrection en janvier 1943. Il parvient à obtenir des papiers pour gagner

le Honduras, mais, à la suite de la destruction du ghetto en mai 1943, il est arrêté et déporté au camp de Vittel, en France, où sera enfermé jusqu'en avril 1944. Il y écrit, en hébreu, son journal ainsi qu'un recueil de poèmes yiddish *Le chant du peuple juif assassiné*, dont il cache le manuscrit sous les racines d'un arbre, avant d'être envoyé, à la mi-avril 1944, à Drancy, puis déporté à Auschwitz par le convoi 72 du 29 avril, avec son fils aîné Tsevi. Tous deux sont gazés à leur arrivée le 1^{er} mai.

Si Katzenelson n'est pas un rescapé, son *Chant* a été sauvé par Myriam Novitch, une Française employée journalière au camp de Vittel. C'est grâce à son action qu'il a été récupéré après-guerre et transporté en Israël. On peut le lire en français dans la traduction de Batia Baum aux éditions Zulma (Paris, 2007).

Halper Leivick

Né en 1888 à Ihoumen, une petite bourgade de Biélorussie, il est l'aîné d'une famille, pauvre, de neuf enfants, vivant dans une petite hutte d'une pièce. Son père, extrêmement violent, a l'habitude de battre les battre. Halper reçoit une éducation traditionnelle, d'abord au heder, puis dans une petite ville voisine où les journées d'étude, du matin jusqu'au soir, sont longues. Il souffre du manque de nourriture et adolescent malingre, il est souvent malade. Il poursuit ses études à Minsk dans une yeshiva

Au cours de la Révolution de 1905, Halper rejoint le Bund, le parti juif social-démocrate, qui promeut la langue yiddish comme langue du peuple. Il est arrêté en 1906 par la police du tsar et est condamné à six ans de travail forcé et à l'exil à perpétuité en Sibérie. Il retrace cette période de sa vie dans son roman *Dans les bagnes du tsar* qu'il publie tardivement en 1958. Grâce à l'aide du Bund, il parvient à s'enfuir de Sibérie et trouve refuge à New York en 1913. Il a vingt-quatre ans. Jusqu'en 1932, peintre dans le bâtiment, il écrit la nuit, notamment de la poésie qu'il consacre à ses années d'emprisonnement et de bagne. Son théâtre également se fait l'écho de cette période de sa vie. À la fin des années 1920, il rédige quatre poèmes apocalyptiques dans lesquels il dépeint les pogroms qui sévissent en Europe de l'Est. Au cours des années 1930, il écrit régulièrement dans la presse yiddish et entre 1932 et 1934 il coédite le journal, *Yiddish*. Promoteur de la littérature yiddish, il édite avec le poète Joseph Opatashu huit petits volumes rassemblant les meilleurs écrivains yiddish de leur temps.

Pendant les quatre dernières années de sa vie, paralysé, Leivick ne peut plus parler. Il meurt en 1962, après avoir reçu en 1958 le titre honorifique de docteur de l'Hebrew Union College et en 1961 la médaille de la National Jewish Welfare Broad.

Des hommages accompagnés de textes choisis lui ont été consacrés aux éditions Gopa (Paris, 1967), *H. Leivick. Poète yiddish*. Son roman, *Dans les bagnes du tsar*, a été traduit par Rachel Ertel aux éditions de l'antilope (Paris, 2019).

Leïb Rochman

Né en 1918 à Minsk Mazowiecki, en Pologne, dans une famille hassidique. Il fait ses études à Varsovie et devient journaliste. Le 25 octobre 1940, les Allemands enferment les 5242 Juifs de Minsk Mazowiecki dans un ghetto : il y restera enfermé avec sa femme jusqu'à sa liquidation en août 1942. Déportés dans un camp de travail, ils parviennent à s'évader. Ils demeureront cachés chez une paysanne polonaise jusqu'à la fin de la guerre, cachés entre deux cloisons. C'est dans cet espace minuscule et contraint qu'il écrit au fil des jours son journal, *Un in dayn blut zolstu lebn* (*Et dans ton sang tu vivras*), traduit en français par Isabelle Rozenbaum et publié aux éditions Calmann-Lévy (Paris, 2017).

Après la guerre, il s'installe à Łódź, redevient journaliste et découvre la réalité des camps de concentration et d'extermination après la guerre en visitant Majdanek. Victime du pogrom de Kielce en 1946, il est soigné en Suisse. Il voyage en Europe jusque dans les années 1950, puis s'installe en Israël, à Jérusalem, où il écrira son roman-somme *À pas aveugles de par le monde* et un recueil de nouvelles, *Le Déluge*. Ils ont, tous deux, été traduits en français par Rachel Ertel, le premier publié aux éditions Denoël (Paris, 2012), le second aux éditions Buchet/Chastel en 2017

Il meurt en 1978.

Isaïe Spiegel

Né en 1906 à Łódź en Pologne, il grandit dans une famille pauvre au sein du quartier des tisserands³. Il écrit ses premiers poèmes, très jeune, quand il est encore à l'école. Ses études qui le préparent à devenir professeur ne l'empêchent pas de poursuivre son activité d'écrivain. Ses premières publications datent de 1922 et dépassent déjà les frontières de la Pologne puisque des journaux et des revues, non seulement de Łódź et de Varsovie, mais également de Paris et de New-York, font paraître ses textes. C'est en 1930 qu'il édite son premier recueil de poésie, *Face au soleil*.

Enfermé dans le ghetto de Łódź en avril 1940, Spiegel, qui y voit mourir sa fille puis perd tous les membres de sa famille au cours de la période de l'Anéantissement, parvient à y survivre jusqu'à sa liquidation, en ne cessant d'écrire. Conscient de la fragilité de ses manuscrits, il les enfouit sous terre avant d'être déporté à Auschwitz. Il les retrouve, par miracle, lorsqu'il revient dans sa ville libérée. Ainsi fut notamment sauvé le début de son premier roman, *Les Flammes de la terre*, qui retrace les derniers mois de vie du ghetto de Łódź. Il en achève l'écriture en Israël, où il s'installe à

³ Ce quartier, extrêmement miséreux, des faubourgs de Łódź se nomme Baluty. L'écrivain yiddish, Isroel Rabon, auteur de *La Rue*, y fait se dérouler l'action de son roman *Balut*, publié en 1934.

partir de 1951, pour le publier en 1963. Poète, romancier, Spiegel est aussi, et essentiellement, nouvelliste : on lui doit huit recueils de nouvelles, genre très répandu dans la littérature yiddish.

Il meurt en 1990.

Les Flammes de la terre et *Une échelle vers le ciel* ont été traduits en français par Rachel Ertel et publiés aux éditions Gallimard, respectivement en 1973 et 1979.

Avrom Sutzkever

Né en 1913 à Smorgon, une petite bourgade au sud-ouest de Vilnius, Avrom Sutzkever connaît très tôt les affres de l'antisémitisme qui sévit en Lituanie et s'exprime dans une série de pogroms depuis les deux dernières décennies du XIX^e siècle. Ses parents décident de quitter le pays et trouvent refuge en Sibérie, à Omsk, où il passe ses années d'enfance. Il y connaît son premier deuil, la mort de son père, mort à trente ans d'une crise cardiaque. Cette région et cette période de sa vie lui inspireront ses premiers poèmes, qu'il rassemblera en 1936 dans un recueil intitulé *Sibérie*, dont l'édition de 1951 fut illustrée par Marc Chagall.

Sa mère et le petit Avrom reviennent pour une courte durée à Smorgon, qu'ils trouvent en ruines, puis ils s'installent en 1922 à Vilnius, ville qui compte quelque 60 000 Juifs, c'est-à-dire la moitié de sa population, et qui est l'un des plus importants centres culturels juifs d'Europe, avec ses cent-dix synagogues et ses dix yeshivas ainsi que son célèbre YIVO, institut yiddish d'enseignement supérieur. Au début des années 1930, Sutzkever, qui commence à publier ses premiers poèmes dans la presse de Varsovie, devient un membre actif de *Yung Vilne*, un groupe littéraire et culturel d'avant-garde réunissant écrivains et artistes en tout genre, organisant des soirées littéraires, des débats, des expositions.

Après avoir envahi Vilnius en juin 1941, les Allemands y établissent deux ghettos le 6 septembre. Sutzkever, sa mère et sa femme, enceinte, y sont parqués. Commencent alors le lent anéantissement de la population juive, d'une part par la misère du ghetto, d'autre part, par ce qui prendra le nom de Shoah par balles, à savoir les différentes *aktionen* qui eurent lieu à Ponar, à huit kilomètres au Sud de Vilnius, entre juillet 1941 et août 1944. Pendant cette période, Sutzkever écrit des centaines de poèmes, parfois dans des situations extrêmes, caché dans le conduit d'une cheminée ou encore dans un cercueil. Il intègre la « brigade de papier », sauvant ainsi des quantités de livres, de manuscrits, d'œuvres, puis il rejoint le réseau de Résistance du ghetto, *l'Organisation Partisane Unie*. Lors de la liquidation du ghetto par les Allemands, il parvient à s'échapper avec sa femme par les égouts. Évacué par avion à Moscou, il se met à témoigner au sein de la presse yiddish et russe.

À la fin de la guerre, c'est avec l'armée rouge qu'il rentre dans Vilnius. Il est l'un des rares survivants à être auditionné lors du procès de Nuremberg où l'usage de la langue yiddish lui sera interdit. Après un bref séjour en Pologne, puis une errance en Europe de l'Ouest, notamment à Paris où il publie, en 1945, son journal du ghetto, il s'installe en 1947 en Israël. Il fonde en 1949 une revue, qui deviendra l'une des plus importantes du monde yiddishophone, *Die Golden Keit* (*La chaîne d'or*) et continue intensément son activité de poète en langue yiddish. Il publie plusieurs recueils, dont *Dans le désert du Sinaï* en 1957, *Oasis* en 1960, *Lettres carrés et prodiges* en 1961, *La rose violon* en 1974, *Manuscrits vieux et jeunes* en 1982 ainsi que des nouvelles (ou poèmes en prose), *Aquarium vert* en 1975 et *Où gâtent les étoiles* en 1979.

Il meurt à Tel Aviv le 20 janvier 2010.

Une anthologie, conséquente, de ses poèmes en vers et en prose, traduits par Rachel Ertel, a été publiée aux éditions de l'éclat (Paris, 2021). Son recueil, *Aquarium vert*, dans la traduction de Batia Baum, a été publié aux éditions de la Bibliothèque Medem (Paris, 2013). Quant à son journal, *Le ghetto de Wilno. 1941-1944*, il a été traduit par Gilles Rozier et publié aux éditions Tallandier (Paris, 2014).

Reïzl Zychlinsky

Née en 1910 à Gambin en Pologne, elle est la cadette de trois frères et d'une sœur. Son père, qui laisse sa famille en Pologne, s'exile aux États-Unis où il meurt en 1928. La petite Reïzl va à l'école primaire polonaise, mais, se voyant interdire le secondaire du fait de sa judéité, elle poursuit son instruction par l'intermédiaire d'un professeur privé. L'année de la mort de son père, elle a dix-huit ans et elle publie ses premiers poèmes dans un quotidien yiddish de Varsovie. Son premier recueil, *Lider (Poèmes)*, paraît en 1936 et est, l'année suivante, couronné du prix des Introspectivistes, le groupe des artistes modernistes yiddish de New-York auquel appartient Jacob Glatstein. En 1939, elle fait paraître un deuxième recueil, *Der Regn zingt (La Pluie chante)*, puis elle trouve refuge en URSS au moment où la Seconde Guerre mondiale éclate. Elle y conçoit son fils, Marek, avec lequel elle revient à Gambin en 1945. Elle retrouve son village dévasté, sa population juive déportée à Chelmno – le site, aujourd'hui mémorialisé, garde la mémoire, à travers la stèle érigée qui leur est dédiée, des 3030 victimes du village natal de la poétesse.

Elle part alors vivre à Paris pendant trois ans, trouvant refuge au 9 rue Guy Patin à Paris, phalanstère juif qui accueille après-guerre de nombreux artistes rescapés venus de toute l'Europe de l'Est. Rachel Ertel se souvient d'elle à cette époque : « Cette femme puissante issue de la terre, au beau visage ovale et aux yeux verts sous de lourdes paupières, réveillait lors de ses cris nocturnes non seulement tout l'immeuble mais le voisinage. Son mystère, ou l'énigme de sa personne, inspirait

des légendes⁴. » Puis elle émigre aux États-Unis où elle s'installe définitivement, d'abord à Brooklyn puis à Concord en Californie. Elle y conçoit et publie cinq autres recueils, tous écrits en yiddish, dont *Chvaïndikè Tirn (Portes muettes)*, en 1962, qui contient une section de poèmes au sein desquels la poétesse se souvient de son retour à Gambin après la guerre. Ce recueil a été traduit en français par Rachel Ertel et publié aux éditions de L'improviste (Paris, 2007).

Elle meurt en 2001.

Dichotomie : « moutons à l'abattoir » (Isaïe, LIII, 7⁵)/résistance et vie (« the Jews of Rage⁶ »)

1. Le monument de l'insurrection du ghetto de Varsovie, composé de deux faces bien différentes, réalisé par l'artiste Nathan Rapoport



©marie-laurelepetit

⁴ Rachel Ertel, « Les fantômes du 9 rue Guy Patin », in *Les Temps Modernes*, n°686, Paris, Gallimard, novembre-décembre 2015, p. 43.

⁵ « Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme un brebis qu'on va égorger ; il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui que l'on tond »,

⁶ Naomie Seidman, "Jews of Rage", in *Tablet Magazine*, 10 janvier 2023 :

<https://www.tabletmag.com/sections/history/articles/jewish-rage-elie-wiesel>. Consulté le 28 février 2023. Une précédente version a été publiée dans "Elie Wiesel and the Scandal of Jewish Rage", *Jewish Social Studies*, vol. 3, n°2 (automne 1996).



©marie-laurelepetit

2. Récit testimonial d'Elie Wiesel : comparaison de la version yiddish, ... *Et le monde se taisait* (1956) et de la version française, *La Nuit* (1958) à travers la lecture des deux fins.

Extrait de la fin de ... *Et le monde se taisait*

Je me regarde dans le miroir. Un squelette me renvoie mon regard.
Rien que la peau et les os.
J'ai vu l'image de moi-même après ma mort. À ce moment-là se réveilla en moi la volonté de vivre.
Sans savoir pourquoi, j'ai levé mon poing et cassé le miroir, cassé l'image qui y vivait.
Je perdis connaissance.

Extrait de la fin de *La Nuit*

Un jour je pus me lever, après avoir rassemblé toutes mes forces. Je voulais me voir dans le miroir qui était suspendu au mur d'en face. Je ne m'étais plus vu depuis le ghetto.
Du fond du miroir, un cadavre me contemplait.
Son regard dans mes yeux ne me quitte plus

Opposer à la destruction l'acte de création

Cette littérature, en tant qu'elle est acte de création et imprégnée de culture yiddish et de tradition juive, toutes deux fortement tournées vers la vie et l'aspiration à la vie, ne cesse de l'accueillir en son sein et de réaffirmer, pour la confirmer, la force de la croyance que les persécutés ont en elle. « La vie devient dans le texte un symbole de résistance pour contrer le réel – réintroduire de la vie dans la mort comme écart⁷. »

⁷ Philippe Mesnard, *Témoignage en résistance*, op. cit., p. 212-213.

En cela, elle fait écho non seulement à l'effervescente activité culturelle, artistique et littéraire déployée (expositions, soirées musicales, théâtrales, littéraires, débats, lectures, cercles d'histoire, de sciences...) au cœur même des lieux d'enfermement, où règnent une misère noire et la mort, mais encore au soin permanent mis à poursuivre, coûte que coûte, l'éducation de la jeunesse⁸. C'est précisément ce qui ressort des commentaires que fait le jeune Rudashevski quand il dépeint l'inauguration de l'exposition consacrée au poète yiddish Yehoash dans le ghetto de Vilnius : « Dès que l'on pénètre dans la salle, on est frappé par la jeune ardeur qui s'est donné libre cours ici. Le matériel est choisi et présenté de façon si belle et jeune, tout est si culturel et chaleureux. En venant ici les gens oublient que c'est le ghetto. [...] À la vue de l'exposition, de notre travail, le cœur se gonfle de joie et de fierté. On oublie réellement que l'on est dans un ghetto sombre⁹. » Que l'adolescent ait lui-même du mal à croire qu'il puisse en être ainsi, comme en témoigne un certain nombre de ses commentaires, et que l'on ait du mal à imaginer encore aujourd'hui comment une telle activité a pu voir le jour et exister prouvent l'incommensurable force de vie qui habitait ces êtres. Ils avaient compris que, dans ces lieux, chaque ghetto constituant un univers unique, totalement refermé sur lui-même, coupé du reste du monde, il fallait « puis[er] dans les ressources humaines et intellectuelles¹⁰ » pour tenter de résister à la destruction. Chaque journal personnel le dit, tout comme les chroniques collectives en sont matériellement la preuve, « la perspective de l'anéantissement est traversée par un “croire au monde” persistant » : « les témoins des ghettos affirmaient non l'existence d'une humanité sans monde, mais d'un monde qui avait voulu rester humain bien que privé de “nerfs humains”¹¹ ». Et c'est également là où battait le cœur de ce monde, à savoir la langue et ses usages, que le processus de création, et donc cet appel de la vie, se manifestaient, comme le constate Oskar Rosenfeld¹² dans son journal du Ghetto de Łódź, un ghetto où l'on parlait yiddish, polonais et allemand : « Les concepts qui avaient auparavant une

⁸ Dans le journal du ghetto de Vilnius du jeune Yitskhok Rudashevski (*Entre les murs du ghetto de Wilno 1941-1943*, traduit du yiddish par Batia Baum, Paris, L'Antilope, 2016), les références aux soirées culturelles, littéraires, théâtrales abondent : « On a fait une répétition des forces artistiques du club : récitations et danses que l'on peut présenter à tout moment. Le club prépare une prestation pour les travailleurs de l'unité *Beutelager*. » (p. 90) – « Le soir, je suis allé à un intéressant cercle littéraire. Le jeune poète Avrom Sutzkever nous a parlé du poète yiddish Yehoash, a lu ses poèmes. » (p. 163) – « Les soirs nous préparons avec le camarade Sutzkever, qui dirige le travail, une magnifique exposition. Sutzkever a rapporté du Yivo beaucoup de documents de valeur, manuscrits, livres, photos. Nous allons présenter ce matériel en une belle exposition Yehoash. » (p. 170) – « L'hommage à Yehoash et l'inauguration de l'exposition Yehoash ont enfin eu lieu au club. L'exposition est exceptionnelle. Toute la salle de lecture est remplie d'un splendide matériel. La salle est lumineuse, pimpante, on est ébloui quand on entre. » (p. 171) – « La célébration aussi s'est déroulée de façon grandiose. Le cercle dramatique a joué la pièce de Yehoash, *Saul*. » (p. 171). De même celles qui disent le soin scrupuleux apporté à l'éducation des jeunes : « Dans le ghetto sont déjà en activité trois écoles élémentaires et deux jardins d'enfants, une école technique, une école de musique, un collège secondaire, un foyer d'enfants et un internat pour enfants abandonnés. » (p. 93) – « Nous avons eu une réunion du cercle des sciences naturelles aujourd'hui. Notre professeur Movshovitsh a donné un cours intitulé “L'exploitation de la nature par l'homme” » (p. 90) – « Souvent je réfléchis, je me dis : c'est censé être le ghetto et pourtant j'ai une vie si pleine, riche de travail intellectuel, j'étudie, je lis, je fréquente les cercles du club. Le temps file si vite et il y a tant de travail. Des exposés, des soirées. Il m'arrive d'oublier que je suis au ghetto. » (p. 173).

« Sous la vie publique du ghetto se développèrent de façon clandestine, sans autorisation ni contrôle de l'occupant, des activités pédagogiques, scientifiques, religieuses, artistiques et éditoriales. Ni la faim ni la misère ne tarissaient les besoins spirituels des habitants du ghetto [...]. Les gens du ghetto avaient besoin, d'une manière irrépressible, de chansons, de musique, de livres, de connaissances et de prières », Ruta Sakowska, « Introduction », *Archives clandestines du ghetto de Varsovie*, Paris, Fayard, 2007, p. 22.

⁹ Yitskhok Rudashevski, *Entre les murs du ghetto de Wilno 1941-1943*, op. cit., p. 171.

¹⁰ Oskar Rosenfeld, *Wozu noch Wel* (journal du ghetto de Łódź), cité in Catherine Coquio, « “Wozu noch Welt?”/“Ce n'était pas un monde” », in Judith Lindenberg (dir.), *Premiers savoirs de la Shoah*, Paris, CNRS édition, 2017, p. 71.

¹¹ *Ibid.*, p. 74-75.

¹² Oskar Rosenfeld est « un écrivain viennois devenu chroniqueur du ghetto de Łódź /Litzmannstadt ». Son journal, composé de vingt et un cahiers, « a été retrouvé sous terre à l'été 1945, alors que l'auteur avait disparu à Auschwitz un an plus tôt. », *ibid.*, p. 37.

signification solide pour tous les Européens ont subi une transformation complète. De nouveaux mots ont été forgés ; les vieux mots ont pris une nouvelle signification. Le fait que le ghetto fût trilingue [...] a élargi les possibles en matière de nouvelles constructions, tout en indiquant des nuances nouvelles¹³ ».

Avrom Sutzkever, poète du ghetto de Wilno

| | |
|--|---|
| <p>Journal d’Hermann Kruk, bibliothécaire du ghetto</p> <p>« Sur la route de Vilno à Grodno [...] se trouve un grand terrain d’environ un kilomètre carré, entouré d’une clôture de fil de fer barbelé...</p> <p>Le terrain est divisé en trois parties qui sont séparés les unes des autres par des grilles. Les exécutions ont lieu dans la partie contiguë à la route départementale de Vilno à Grodno [...] Certaines fosses sont à moitié pleines, d’autres le sont complètement. L’odeur indique leur contenu. Les volées de corneilles géantes et les traces de pattes de loups laissent un témoignage éloquent. Et il y a ce que disent les paysans [...] A plusieurs endroits le sol est déblayé par les loups et les corneilles à la recherche de restes humains. En s’approchant cela est encore plus évident : voici l’endroit. Des morceaux de corps humaines sortent ici et là de la terre, parfois même des corps entiers. »</p> | <p>Avrom Sutzkever, « visages dans les marécages »</p> <p>terre¹⁴ as-tu tremblé ? comme nous, serais-tu fendue ?</p> <p>tes narines sentent-elles la puanteur de l’hécatombe ?</p> <p>[...]</p> <p>tu as soif, tels des torrents nous allons dévaler avec l’or de nos corps combler tes fosses ouvertes ;</p> <p>un cauchemar de visages dans les marécages va s’effondrer,</p> <p>visages des marécages sur maisons et coucher du soleil</p> |
|--|---|

« mon souffle, ma malédiction » (juillet 1943)

sur la chaussée du ghetto en cahotant
est passée une charrette de chaussures
encore chaudes des pieds qui les avaient portées
cadeau effroyable des exterminés et j’ai
reconnu de ma mère la chaussure éculée
à la bouche béante ourlée de lèvres ensanglantées.
courant derrière le convoi j’ai crié
je veux être offrande à ton amour
tomber à genoux et baiser
la poussière de ta chaussure frémissante
et la sacrer phylactère de mon front
en prononçant ton nom.
toutes les chaussures dans le brouillard des larmes
sont devenues chaussures de ma mère
et ma main tendue est retombée inerte

¹³ *Ibid.*, p. 71.

¹⁴ La traductrice, Rachel Ertel, a fait le choix de ne mettre aucune majuscule car elle n’existe pas en yiddish.

se refermant comme sur le vide du rêve.
depuis ma conscience est une chaussure tordue.
et je lui adresse ma prière comme autrefois à Dieu
prière et lamentation et attente de nouvelles afflictions.
et mon poème n'est plus qu'un hurlement
une corde arrachée au corps d'un autre
qui vibre à jamais pour personne.
je suis seul.
seul avec mes trente années – fosse où pourrissent
ce qui jadis avait pour nom
père
mère
enfant.

« à mon enfant » (18 janvier 1943)

par faim,
ou par excès d'amour peut-être,
mais ta mère en est témoin :
j'ai voulu t'engloutir, mon enfant,
sentant ton petit corps refroidir
entre mes doigts,
tout comme si j'y serrais
un verre de thé chaud,
sentant sa chaleur peu à peu devenir glace.
car tu n'es pas un étranger, un hôte inconvié,
sur notre terre on n'enfante pas un autre –
chacun enfante son propre moi, comme un anneau,
afin que les anneaux s'assemblent en chaînes.
mon enfant,
qui en paroles te nommes amour,
et sans paroles es l'amour même,
toi - le cœur de tous mes rêves,
troisième mystérieux,
qui des coins de l'univers,
par le miracle d'un orage invisible,
a réuni, a fondu deux,
pour te créer et créer la joie : –
pourquoi le jour a-t-il sombré dans les ténèbres,
lorsque tu as fermé les yeux,
me laissant dehors, pauvre mendiant,
avec un monde de neige
que tu as rejeté loin de toi ?
tu n'as pas connu la joie d'un berceau
dont chaque mouvement
cache en lui le rythme des étoiles.
le soleil peut bien s'émietter comme du verre –
car jamais tu n'as vu sa lumière.

une goutte de poison a éteint ta foi,
tu croyais
boire du lait doux et chaud.

j'ai voulu t'engloutir, mon enfant,
pour sentir le goût
de mon avenir rêvé.
peut-être aurais-tu fleuri comme jadis
moi dans ma floraison.
mais je ne suis pas digne d'être ta tombe.
je vais donc te dédier
à la neige qui t'appelle,
la neige – ma première fête.
tu vas sombrer,
éclat de soleil couchant,
dans ses profondeurs silencieuses,
pour porter un peu de moi
aux herbes gelées.

Bibliographie

Littérature yiddish du *Khurbn*

- Chekhtman, Eli, *La charrue du feu*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Buchet Chastel, 2014.
- Chekhtman, Eli, *Erev à la veille de...*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Buchet Chastel, 2018.
- Collectif, *H. Leivick. Poète yiddish. Hommages et textes choisis*, Paris, Gopa, 1967.
- Glatstein, Jacob, *Seulement une voix*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Buchet/Chastel, 2007.
- Glatstein, Jacob, *Voyage à rebours*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, l'antilope, 2023.
- Gradowski, Zalmen, *Écrits I et II. Témoignage d'un Sonderkommando d'Auschwitz*, traduit du yiddish par Batia Baum, Paris, Kimé, 2013.
- Katzenelson, Yitskhok, *Le Chant du peuple juif assassiné*, traduit du yiddish par Batia Baum, Paris, Zulma, 2007.
- Kruk, Hermann, *Journal du ghetto de Vilnè*, New York, Yivo, 1961.
- Ringelblum, Emanuel, *Oneg Shabbat. Journal du ghetto de Varsovie*, traduit du yiddish par Nathan Weinstock et Isabelle Rozenbaumas, Paris, Calmann-Lévy, 2017.
- Rochman, Leib, *À pas aveugles de par le monde*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Denoël, 2012.
- Rochman, Leib, *Le Déluge*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Buchet Chastel, 2017.
- Rudashevski, Yitskhok, *Entre les murs du ghetto de Wilno. 1941-1943*, traduit du yiddish par Batia Baum, Paris, l'antilope, 2016.
- Spiegel, Isaïe, *Les flammes de la terre*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, Gallimard, 1973.

Sakowska, Ruta (dir.), *Archives clandestines du ghetto de Varsovie (Archives Emanuel Ringelblum). Lettres sur l'anéantissement des Juifs de Pologne*, traduit du yiddish et de l'hébreu par Batia Baum, Évelyne Grumberg et Yitskhok Niborski, du polonais par Agnieszka Grudzińska et Jean-Claude Famulicki, tome I, Paris, Fayard/BDIC, 2007.

Sutzkever, Avrom, *Où gâtent les étoiles. Œuvres en vers et en prose*, traduit du yiddish par Charles Dobzynski, Rachel Ertel et le collectif de traducteurs de l'université Paris VII, Paris, Seuil, 1988.

Sutzkever, Avrom, *Le ghetto de Wilno. 1941-1944*, traduit du yiddish par Gilles Rozier, Paris, Tallandier, 2014.

Sutzkever, Avrom, *heures rapiécées. poèmes en vers et en prose*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, Paris, l'éclat, 2021.

Zychlinsky, Reizl, *Portes muettes*, traduit du yiddish par Rachel Ertel, L'improviste, 2007.

Études

Decout, Maxime, *Faire trace. Les écritures de la Shoah*, Paris, Corti, 2023.

Ertel, Rachel, « Écrits en yiddish », in Michaël de Saint-Cheron (dir.), *Autour de Elie Wiesel. Une parole pour l'avenir*, Paris, 1996, Odile Jacob, p. 21-40.

Ertel, Rachel, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, 1993.

Ertel, Rachel, « Une voix singulière *Yung Yiddish* dans la nébuleuse moderniste », in Jean Baumgarten & David Bunis (dir.), *Le yiddish. Langue, culture, société*, Paris, CNRS éditions, 2002, p. 211-245.

Ertel, Rachel, *Brasier de mots*, Paris, Liana Levi, 2003.

Ertel, Rachel, « Les fantômes du 9 rue Guy Patin », in *Les Temps Modernes*, n°686, Paris, Gallimard, novembre-décembre 2015, p. 21-54.

Ertel, Rachel, « “Nous sommes les souvenants qui refusons l'oubli”. Pouvoirs de la poésie », in *Le coq-béron*, 2015/2 n°221, p. 14-19.

Ertel, Rachel, *Mémoire du yiddish. Transmettre une langue assassinée. Entretiens avec Stéphane Bou*, Paris, Albin Michel, 2019.

Friedländer, Saul, *Réflexions sur le nazisme. Entretiens avec Stéphane Bou*, Paris, Seuil, 2016.

Kassow, Samuel D., *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Flammarion, 2013.

Kuhn-Kennedy, Fleur & Rousselet, Cécile (dir.), *Les expressions du collectif dans les écritures juives d'Europe centrale et orientale*, Paris, Presses de l'Inalco, 2018

Lindenberg, Judith (dir.), *Premiers savoirs de la Shoah*, Paris, CNRS édition, 2017.

Mesnard, Philippe, *Témoignage en résistance*, Paris, Stock, 2007.

Mesnard, Philippe (dir.), *Traces de vie à Auschwitz. Un manuscrit clandestin*, Paris, Bord de l'eau, 2022.

Robin, Régine, *L'amour du yiddish*, Paris, Le Sorbier, 1984.

Roskies, David G., « La Bibliothèque de la Catastrophe juive », traduit de l'anglais par Judith Ertel, in Schmuël Trigano (dir.), *Pardès*, n°9-10, « Penser Auschwitz », Paris, Cerf, 1989, p. 199-210.

Roskies, David G., *The Literature of Destruction, Jewish Responses to Catastrophe*, Philadelphia, New York, Jerusalem, The Jewish Publication Society, 1989.

Shnur, Emma, « Pédagogiser la Shoah », in *Le Débat*, n°96, Paris, Gallimard, 1996, p. 122-140 : <http://le-debat.gallimard.fr/articles/1997-4-pedagogiser-la-shoaho>.

Wisse, Ruth R., « “With a Wolf in One Eye”: Sutzkever in Israel », *Jewish Review of Books*, automne 2020 : https://jewishreviewofbooks.com/articles/8590/with-a-wolf-in-one-eye-sutzkever-in-israel/#gf_25.

Hayim Yerushalmi, Yosef, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, traduit de l'anglais par Éric Vigne, Paris, Gallimard, 1984.